

Et cela fut,

Cuchillo s'élança le bras levé.

Paul de Kandos avait levé le sien, en même temps.

Mais, au moment où Cuchillo arrivait sur lui, ce bras, au lieu de s'abattre en avant, se retira en arrière, laissant la poitrine à découvert, et Cuchillo y plongea deux fois, jusqu'à la garde, sa navaja à lame large et aiguë.

Le marquis poussa deux cris sourds, chancela : ses lèvres se couvrirent d'une écume sanglante, son regard se voila, s'éteignit, il tomba en murmurant :

—Trahison ! assassins...

Il ne put achever, se tordit dans une rapide convulsion, et expira.

Cuchillo s'arrêta, surpris, bouleversé, regardant devant lui.

Il aperçut Louis Clermont, à quelque distance, tenant une extrémité de son lazzo, dont l'autre extrémité, en s'enroulant au bras droit de Paul de Kandos, l'avait paralysé et livré aux coups de son adversaire.

—Ah ! misérable ! hurla Cuchillo hors de lui. Qu'as-tu fait ?

—Je t'ai fait MARQUIS ET MILLIONNAIRE ! répliqua Clermont triomphalement.

XX

LA TOILETTE DU MORT

—Tu m'as fait assassin ! répondit Cuchillo, avec un désespoir furieux ; et je ne sais ce qui me retient de te coucher là, à ses côtés !

—Pas de bêtises ! s'écria Louis Clermont en se mottant hors de portée. Est-ce ainsi que tu me remercies de t'avoir aidé à venger la mort affreuse de la Marquesa ?...

—Ce n'est pas ainsi que je voulais la venger... Ah ! pauvre femme !...

Et des sanglots soulevèrent tout à coup sa poitrine.

En le voyant pleurer, son compagnon se rassura.

—D'abord, reprit-il, tu n'y es pour rien. Tu t'es battu loyalement, comme tu le voulais, en risquant ta peau ; en la risquant si bien même que tu t'es fait tuer. C'est toi qui serais là, ajouta-t-il en montrant de Kandos, si je n'étais intervenu ; car, blessé comme tu l'es, tes forces s'épuisaient ; tu n'avais plus ton sang froid, et je voyais parfaitement que tu allais recevoir ton compte.

—Tu n'as donc rien à te reprocher, et tu devrais me remercier ; mais je suis habitué à ton ingratitude.

Louis Clermont n'exagérait pas.

En effet, Cuchillo avait perdu et perdait beaucoup de sang.

Maintenant, que la fièvre de la lutte se calmait, que la réaction se faisait, il chancelait, il allait tomber, il serait tombé si Louis Clermont, s'élançant, ne l'avait soutenu.

—Que te disais-je ? s'écria le vieux forgeron. Allons, couche-toi par terre, et laisse-moi, avant tout, visiter ta blessure. C'est le moment de récolter et non pas de "faire risette à la Carlino" (mourir).

Cuchillo se laissa étendre sur le sable, à l'ombre de la voiture, trop affaibli pour résister, ou éprouver même encore de la colère, et s'abandonna, en silence, aux soins expérimentés de son compagnon.

Celui-ci enleva prestement le veston du gaucher, défit sa ceinture, souleva sa chemise, et mit à nu le flanc de son compagnon, où s'étendait une large blessure qui saignait abondamment.

—Ce ne sera rien, fit-il enfin, après une courte inspection

La blessure est large, mais peu profonde et n'atteint que les chairs. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. Il faut seulement arrêter la perte de sang.

Alors, il lava la plaie avec de la "cana," ce qui fit quelque peu goûir le blessé ; puis déchirant un pou de sa propre chemise, car le linge n'abondait pas au corral, il en fit un bandage, rapprocha les deux lèvres de la blessure et termina un pansement qui, pour être grossièrement fait, n'en était pas moins habile et suffisant.

—Là ! fit-il. Rien à craindre, à présent. Avale-moi une goutte "d'eau d'asse," et tiens-toi tranquille.

Ce disant, il passait la gourde de cana à Cuchillo qui en but une gorgée, se laissant faire comme un enfant.

Une grande prostration s'était emparée de lui, sous la double action de la violente saignée qu'il venait de subir et du chagrin poignant, du désespoir affreux, où l'avait plongé la nouvelle de la mort cruelle de celle qu'il aimait.

Clermont comprit qu'il fallait profiter de cette occasion.

—Voyons, lui dit-il, puisque te voilà plus sage, écoute-moi, et comprends la situation. Elle est misérable et je viens de faire un coup de maître, qui suffirait à m'immortaliser, si l'on savait ce qui s'est passé. Mais je renonce à la gloire, et me contenterai d'en recueillir, avec toi, les fruits savoureux.

—Primo, f... moi la paix avec ton prétendu assassinat... C'est moi qui l'ai commis, pas toi, puisque tu n'en savais rien — il est vrai que tu aurais pu l'arrêter, en voyant qu'il ne se défendait plus... mais oublions cela.

—J'ai fait mon devoir. Tu étais un homme mort, si je n'avais agi... Et, d'ailleurs, de façon ou d'autre, il fallait me débarrasser de cet homme.

—Toi, tu ne voyais que ta maîtresse à venger... moi, je voyais autre chose. Depuis que j'avais appris le meurtre qu'il venait de commettre... j'élaborais le plan admirable qui vient de se réaliser par ta main inconsciente.

—Quel plan ? demanda Cuchillo.

—Mon bon, reprit Clermont, il se trouve, je ne sais comment, que tu ressembles au marquis comme une goutte d'eau ressemble à une autre goutte d'eau. Presque le même âge : tu n'as son âge que de deux ans environ ; même taille, même couleur de cheveux et de barbe.

—Tu as le poil un peu moins foncé... — mais cela se corrige avec de la teinture, et il faut, d'ailleurs, vous voir l'un à côté de l'autre, pour s'en apercevoir... mêmes traits, mêmes yeux, enfin, je t'aurais fait faire sur mesure que ça ne serait pas plus réussi !

—Eh bien ?

—Eh bien, tu vas voir.

Louis Clermont se leva, car il s'était assis près de son ami, se rapprocha du cadavre encore chaud du marquis, et commença froidement à le déshabiller.

Ceci fait, il revint à Cuchillo et lui dit :

—Déshabille toi.

—Pourquoi ?...

—Tu en as bien la force ; du reste je vais t'aider.

—Mais, dit Cuchillo, quel est ton but ?

—De te faire noble et riche.

—Je... ne... comprends pas.

—Tu comprends admirablement, au contraire !

—Tu veux me substituer à cet homme ?

—Tu l'as dit.

—C'est ignoble... D'ailleurs, c'est impossible. Je refuse.